LE DEVOIR CULTUREL

CAHIER 3

Montréal, samedi 4 janvier 1986

RAOUL HUNTER

■ Trente ans d'«amour parfait»

Photo Louise Bilodeau

Raoul Hunter et ses « créatures » : de haut en bas, Pierre Elliott Trudeau, René Lévesque et Brian Mulroney.

CLÉMENT TRUDEL

« À MES toutes premières armes comme caricaturiste, alors que j'enseignais à l'école des Beaux-Arts de Québec, on m'a appris la prudence, peut-être un petit peu trop », car « la caricature ne souffre pas de grandes restrictions ». Il y aura bientôt trente ans que Raoul Hunter signe, dans le quotidien *Le Soleil* des dessins-commentaires; c'est au jour le jour qu'il dit avoir grignoté les restrictions qu'on peut retrouver sur le sentier de la liberté. « Je n'ai jamais fait de caricature blessante. » Le climat au *Soleil*, durant ces trente ans d'« aventure », était la plupart du temps à la confiance, surtout avec Raymond Dubé qui fut rédacteur en chef de 1956 à 1974. M. Dubé signe un avant-propos louangeur à l'album de 180 caricatures de son ancien collègue — *Hunter caricaturiste* — qui vient de paraître aux éditions de l'Empreinte.

Lorsque *Le Soleil* voulut biffer le nom de Daniel Johnson des « caricaturables », Hunter tint tête. Heureusement, car l'un des deux prix de journalisme obtenus par l'auteur (en 1967) le fut grâce à un dessin de Johnson portant la croix de Lorraine — allusion au poids de De Gaulle dans l'orientation de son « ami Johnson », avant et après son cri de « Vive le Québec libre ! ». Churchill avait, à sa manière, servi un camouflet à de Gaulle dans ses mémoires, estimant que le plus lourd fardeau qu'il eut à porter durant la Deuxième Guerre fut la croix de Lorraine devenue le symbole des gaullistes, ou gaulliens, au choix.

Les propriétaires de journaux évoluent, tout comme les lecteurs, confie Hunter en entrevue. Au tout début des années 60, les lecteurs étaient prompts à se désabonner si une caricature les offusquait, « même si, à moi, elles apparaissaient douces », et la direction faisait savoir qu'elle comptait bien conserver ses abonnés. Le caricaturiste a amassé un *sottisier* ou collection de propos virulents de Québécois qui se disent outrés de ses dessins : comme lorsque, en novembre 1976, parut sur une pleine colonne un (Robert) Bourassa efflanqué, portant un baril en guise de pagne et flanqué de la légende : « Le dépouillement ». C'est de l'intérieur du journal toutefois, durant la crise d'Octobre, en 1970, que vint le plus dur coup pour Hunter : « Sous prétexte que les éditoriaux de Gilles Boyer et mes dessins étaient des "incitations à la violence", des confrères syndiqués ont pratiquement exigé notre expulsion du journal. »

Suite à la page 19

Les dix meilleurs films de l'année 1985

Voici la liste-type des dix meilleurs films de l'année 1985, liste déterminée à partir de celles de dix critiques de cinéma (ces listes sont publiées en détail à l'intérieur). Une seule règle était à respecter, c'était de ne sélectionner que des films vus au Québec pour la première fois cette année.

Pour jouer avec nous à ce jeu, nous invitons nos lecteurs à nous envoyer (avant le 8 janvier) leur classement. Nous publierons ensuite leur palmarès.

— Marcel Jean

1- *The Purple Rose of Cairo* (Woody Allen)
2- *La Vie de famille* (Jacques Doillon)
3- *After Hours* (Martin Scorsese)
4- *Sans toit, ni loi* (Agnès Varda)
5- *Détective* (Jean-Luc Godard)
6- Péril en la demeure (Michel Deville)
7- *Mémoires de prison* (Nelson Pereira dos Santos)
L'Histoire officielle (Luis Puenzo)
Je vous salue, Marie (Jean-Luc Godard)
10-*Colonel Redl* (Istvan Szabo)
Empty Quarter (Raymond Depardon)
Ran (Akira Kurosawa)

Que reste-t-il derrière français et américains ?

MARCEL JEAN

L'ANNÉE 1985 fut celle de deux dominations. D'abord, celle, commerciale, des Américains qui, avec *Rambo*, *Rocky IV* et *Back to the Future*, n'ont laissé que des miettes aux autres. C'est une domination que se répète d'année en année, mais qui prend des proportions plus importantes cette année vu la crise aiguë de la plupart des cinémas nationaux. Et c'est d'ailleurs cette crise qui a permis à la France, la seule épargnée, d'exercer la seconde domination de l'année : j'ai nommé celle du cinéma d'auteur.

Avec Doillon (*La Vie de famille*, *La Tentation d'Isabelle*), Godard (*Détective*, *Je vous salue, Marie*), Varda (*Sans toit ni loi*), Deville (*Péril en la demeure*), Pialat (*Police*), Duras (*Les Enfants*), Téchiné (*Rendez-Vous*), Depardon (*Empty Quarter*) et quelques autres, les Français ont fait montre d'une vitalité qui a quelque peu comblé le vide laissé par l'absence des Allemands et des Italiens. Aucun film allemand important cette année, comme si l'héritage laissé par la génération de Fassbinder était trop lourd à porter et que les jeunes cinéastes soient tous obnubilés par les errances wendersiennes. En Italie, la situation est encore plus grave et le cruel échec de *Macaroni* d'Ettore Scola est à l'image de cette cinématographie moribonde.

En Europe occidentale, mis à part les Français, seuls les Suisses, grâce à deux auteurs (Tanner avec *No Man's Land* et Mührer avec *Höhefeuer*) ont réussi à faire une percée.

Ce fut une année difficile pour les gros noms américains. Penn (*Target*), Pollack (*Out of Africa*), Spielberg (*The Color Purple*), Bogdanovitch (*Mask*) et Schrader (*Mishima*) ont tous déçu à divers degrés. Même Scorsese, avec son amusant *After Hours*, s'est attaqué à quelque chose de beaucoup plus modeste que *Taxi Driver* ou *Raging Bull*. Peut-être est-ce l'épuisement causé par l'échec du financement de *La Dernière Tentation du Christ*, qu'il veut adapter de Kazantzakis depuis plusieurs années. Seul Woody Allen est demeuré égal à lui-même, et on attend anxieu-

Suite à la page 20

RENAUD

■ Le mistral d'un soixante-huitard

NATHALIE PETROWSKI

PARIS — L'appartement est niché au quatrième étage, au bout d'un escalier qui n'en finit plus de monter et au fond d'un recoin qui laisse supposer que c'est ici que le concierge range ses balais. Il n'y a pas de nom sous la sonnette.

Rien qui indique que Renaud, le *rocker*-musette de France, crèche derrière la porte qu'un coup d'épaule pourrait défoncer.

Ce n'est d'ailleurs pas Renaud qui vient répondre, mais la mère de sa môme, comme il l'appelle si bien — une jolie môme, tout ce qu'il y a de plus parisien, maquillée dès les premières heures du matin, avec des collants jaunes assortis à la chemise qui dépasse de son blouson.

L'appartement est en enfilade comme une allée de *bowling*. Il y a des poutres, des plantes qui pendent du plafond mansardé. Par les fenêtres, on aperçoit la perspective rectiligne des toits parisiens qui fuient à perte de vue. C'est un appartement chaleureux sans aucun objet de luxe si ce n'est du lecteur à disques *compact* déjà plein de poussière, qui tient en équilibre sur une caisse. L'appartement sympa et brouillon d'un musicien qui gagne bien sa vie, mais qui ne vit pas au-dessus de ses moyens, même si ses moyens sont sans doute plus élevés qu'il n'y paraît.

En effet, pas moins de 200,000 jeunes et moins jeunes spectateurs sont attendus pour le retour de Renaud au Zénith en février. 200,000 entrées en trois semaines, de quoi faire vivre un chanteur pendant quelques hivers en dépit des crises et des creux de la chanson française.

Le chanteur se matérialise enfin et arrive avec les effluves du café noir matinal. Il ne porte pas son traditionnel accoutrement de cuir patiné laissant dépasser ses maigres bras musclés comme un flan aux pruneaux, mais un survêtement de *jogging* et un *pull* de laine, tout ce qu'il y de plus écolo. Il en a perdu son air de petit dur et campe un personnage timide, qui parle à voix basse et à mots couverts.

Serait-il en train de changer ? Pas vraiment. À 33 ans et demi, il est encore et toujours un chanteur de gauche même si la gauche est démodée. Un chanteur de gauche qui promet de s'installer au Québec si la droite revient au pouvoir en France (en attendant, il reviendra chanter au Québec cet été). Un chanteur engagé, c'est-à-dire un produit de mai 68. « Avant cela, dit-il, je n'existais pas, je n'avais pas de vie. » C'est loin, tout cela. Renaud le reconnaît. C'est loin, mais c'est aussi tatoué à jamais sur son coeur. « Je suis un peu vieux jeu, un peu ancien combattant, je ne renie pas mai 68, je ne suis pas un déçu du socialisme et si j'ai pris un coup de vieux dernièrement, c'est que je regarde ma fille grandir. Plus elle grandit, plus je rapetisse. »

Il n'y a pas que sa fille qui le pousse à rapetisser. Il y a aussi certaines causes détournées d'elles-mêmes par des appareils politiques. Renaud s'est buté à un tel appareil, à Moscou cet été. Il est arrivé dans la capitale soviétique pour chanter au festival international de la Jeunesse, avec la caution du Parti communiste français. Et c'est à Moscou qu'il s'est écrasé, perdant du coup sa virginité politique et ses idéaux sur les pavés de la place Rouge. À la fin de la chanson *Le Déserteur*, 3,000 jeunes communistes qui ne comprenaient rien aux paroles se sont levés tous en même temps et ont déserté les lieux dans un même mouvement magnifiquement réglé et... prévu.

Suite à la page 22

CATHERINE HERMARY-VIEILLE

□ Peut-on échapper à sa solitude?

JEAN ROYER

LA VIE est une tragédie en trois actes : la solitude, l'amour, la mort. C'est à l'intérieur de son propre destin que chaque individu la traverse.

La quête éperdue des êtres vers le bonheur se retrouve au coeur de l'univers romanesque de Catherine Hermary-Vieille. Pourtant, aucun de ses quatre romans ne se situe dans le même monde ou la même époque.

L'Infidèle, le roman d'amour qu'elle vient de faire paraître chez Gallimard, se situe au coeur de la guerre du Liban. Sa première oeuvre, *Le Grand Vizir de la nuit* (prix Fémina 1981), nous vaut, d'autre part, le cruel récit de la vie politique et religieuse du monde arabo-islamique au IXe siècle. Puis, dans *L'Épiphanie des dieux*, la romancière nous fait découvrir Haïti, la sensualité des nuits poivrées, mais aussi la violence des « Tontons Macoutes » et la présence permanente du vaudou dans le quotidien. Par contre, dans son grand roman historique devenu *best-seller*, *La Marquise des ombres* (1983), Catherine Hermary-Vieille nous montre l'univers des passions selon Marie-Madeleine de Brinvilliers, empoisonneuse sous Louis XIV et prête à tout pour sauver les apparences qui lui tiennent lieu de bonheur.

Avec *L'Infidèle*, nous voici en pleine violence contemporaine. L'action du roman se situe de nos jours à Beyrouth et New York, avec pour toile de fond l'atroce guerre du Liban. Ayant quitté son pays pour vivre à New York en citoyen américain, Samir Khoury est devenu un riche négociateur entre banques américaines et arabes. Il rencontre un jour, lors d'un court passage à Beyrouth, Joumana, jeune Libanaise, infirmière à la Croix-Rouge, adorée du docteur Sélim Kassem. C'est le coup de foudre entre ces deux êtres dont la romancière décrit le destin dans un style à l'image de leur passion.

Peut-on échapper à sa solitude ? C'est cette question que pose l'oeuvre de Catherine Hermary-Vieille. Même à travers les histoires d'amour les plus passionnées, chacun de ses héros vit tout à fait seul.

« Au fond, chacun vit sa propre histoire à côté de l'autre, acquiesce Catherine Hermary-Vieille. On est tous enfermé dans une certaine solitude. Ce qui n'empêche pas l'espoir, puisque le côté pathétique des choses, c'est la main qu'on tend à l'autre. Même conscient de sa solitude, l'effort qu'on fait pour rejoindre l'autre, c'est déjà très beau. Même si la fusion désirée n'est qu'une illusion ou qu'un très bref instant, cette démarche de la main tendue, il vaut la peine de la faire, de la refaire et de la refaire encore.

« On aime parce qu'on a envie d'aimer à un moment donné, parce qu'on croit que l'amour va extraire de soi des forces prêtes à jaillir et auxquelles un être qui se présente au bon moment va correspondre. »

Ce qu'on cherche dans l'amour, c'est, bien sûr, la communication. On cherche justement la fin provisoire de sa solitude.

« On veut aimer mais on veut aussi être aimé en retour, constate la romancière. Un amour vécu d'une façon complètement solitaire est très vite voué à l'échec. On veut être aimé, avoir le regard de quelqu'un d'autre sur soi. L'autre va peut-être nous donner la mesure de nous-même. Car c'est difficile de savoir qui on est. Le regard de l'autre, surtout dans un contexte de tendresse et d'une communion même provisoire que donne l'amour, vous permet de vous situer par rapport à vous-même, de vous donner peut-être aussi une image un peu flatteuse de vous-même qui est très agréable.

« Bien sûr, aimer, c'est donner. Dans le sens d'une générosité du coeur et de l'imagination. Quelqu'un qui n'est pas généreux ne peut pas aimer. Car aimer, c'est déjà faire cet élan vers l'autre. »

Il ne faut cependant pas confondre l'amour et la passion. Si « l'amour, c'est long », selon la boutade d'un de mes amis, la passion, c'est l'éclair du coup de foudre entre deux êtres.

« La passion, c'est une sorte de fièvre, pour Catherine Hermary-Vieille. Une violence dans l'amour qui vous prend tout d'un coup, dira-t-elle. L'amour est peut-être un vent doux et régulier mais la passion,

Suite à la page 18

Photo Jacques Grenier

Catherine Hermary-Vieille.

LE DEVOIR CULTUREL

Bien commencer l'année en riant

LES BÉDÉS

PAUL CAUCHON

★ Binet, **Les Bidochon, assujettis sociaux**, Fluide glacial, 1985.
★ Pétillon, **Le Prince de la bd** (une aventure de Jack Palmer), Dargaud, 1985.
★ Franquin, **Gaffes et gadgets**, Dupuis, 1985.
★ Morris/Vidal, **La Fiancée de Lucky Luke**, Dargaud, 1985.

LES COMÉDIENS affirment qu'il est toujours plus difficile de faire rire que de faire pleurer. Nous ne les contredirons pas, sinon pour ajouter que si l'humour n'est pas facile au théâtre et au cinéma, il est encore plus rare en littérature !

La bande dessinée, elle, s'est toujours bien prêtée à tous les types d'humour, grâce à certains dessinateurs au trait caricatural ou à l'esprit parodique, délirant, sinon anarchisant.

Voici donc quelques albums récents qui se veulent drôles, pour oublier la froidure et la « sloche ».

D'abord, un bien joyeux couple : les Bidochon. Majorité silencieuse ? Monsieur et madame tout-le-monde ? Ces expressions ne veulent rien dire; nous sommes toujours désespérément banals et uniques à la fois. Mais disons que les Bidochon incarnent le « Français moyen » tel qu'on veut bien imaginer le détester...

Lui est du genre gueulard, sûr de lui, prétentieux, attaché à des valeurs qu'il estime fondamentales; elle est timorée, inquiète, méticuleuse, avec une forte propension à rêver. Tous deux s'aiment et se détestent, vieux couple ordinaire qui ne peut plus se séparer, piégé dans la normalité à respecter.

C'est une des seules bédés qui me fasse hurler de rire. Probablement à cause du gros bon sens et du catalogue de clichés charriés par les Bidochon, des dialogues savoureux, et d'un sens du *punch* effrayant chez l'auteur. Binet fait de l'observation sociale, avec une profonde tendresse pour ces deux personnages qui jamais ne sont complètement imbéciles.

Dans *Assujettis sociaux*, Robert Bidochon souffre d'angine de poitrine, il faut l'opérer. L'histoire raconte la préparation de l'opération et la convalescence à l'hôpital, les patients qui comparent leurs cicatrices, le discours tarabiscoté du médecin, les réceptionnistes débordées et hargneuses, etc. Rien de très nouveau, mais un humour efficace et assez cynique pour nous réjouir. C'est le septième album de la série : le précédent racontait un voyage touristique organisé, et c'était à se rouler par terre !

★

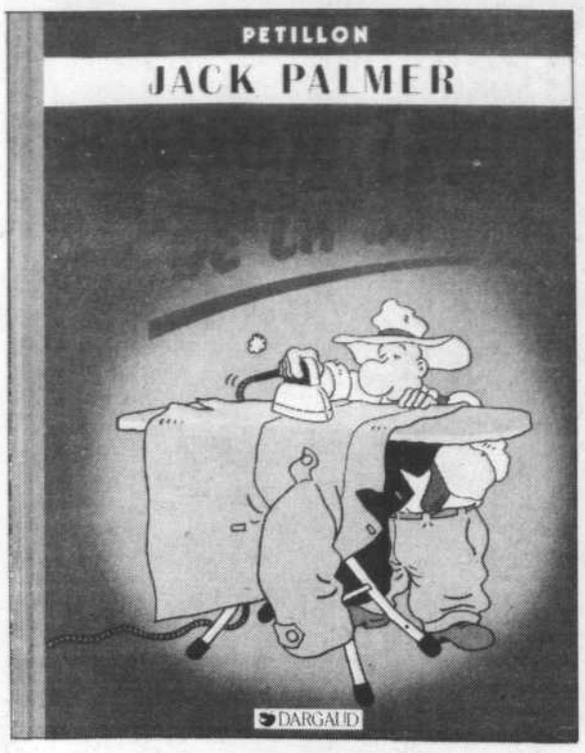
Jack Palmer, lui, est le détective le plus nul que vous puissiez rencontrer. Ses enquêtes ratent invariablement, il provoque sur son passage toutes les catastrophes possibles, il ne supporte pas l'alcool et préfère sortir sa vieille planche à repasser pour conserver sa gabardine en état.

Pétillon, l'auteur, fait dans le délire. Délire graphique, avec plein de détails dans les coins de cases, délire des situations abracadabrantes qui, par le passé, étaient souvent proches du *nonsense* anglo-saxon. Depuis deux ou trois ans, il semble s'assagir, livrant des récits plus linéaires. C'est dommage.

Mais on appréciera peut-être dans son dernier livre, *Le Prince de la bd*, un portrait critique du milieu de la bédé et du discours qu'elle suscite. Jack Palmer doit retrouver Moldo, un dessinateur en exil, opposant monarchiste du régime de la Bovnie-Hermétique qui a lancé les tueurs de la Zappa à ses trousses. Un producteur américain minable, spécialisé dans la porno, veut adapter au cinéma la dernière bédé de Moldo. Mais celui-ci ne veut rien savoir : la bédé, c'est de l'art et il exige que Wim Wenders signe la réalisation...

★

Gaston Lagaffe, lui, on ne le présente plus. *Gaffes et gadgets* est une curiosité pour amateurs : les toutes premières apparitions du personnage dans les pages du journal *Spirou*, il y a plus de 20 ans, ainsi que la réédition d'un petit album imprimé à l'époque sur des rebuts de papier. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'ensemble n'a pas tellement vieilli et garde une belle fraîcheur. Car tous les dérivés commerciaux du personnage de Gaston (du porte-clé à la poupée géante) ne devraient pas nous faire oublier que, sous des dehors légers, Gaston demeure un personnage plutôt subversif qui menace l'organisation du travail, incarnation d'un sain désordre dans un monde trop codifié et hyper-normalisé, sorte de doux anarchiste qui ne se laisse enfermer dans aucun système.



★

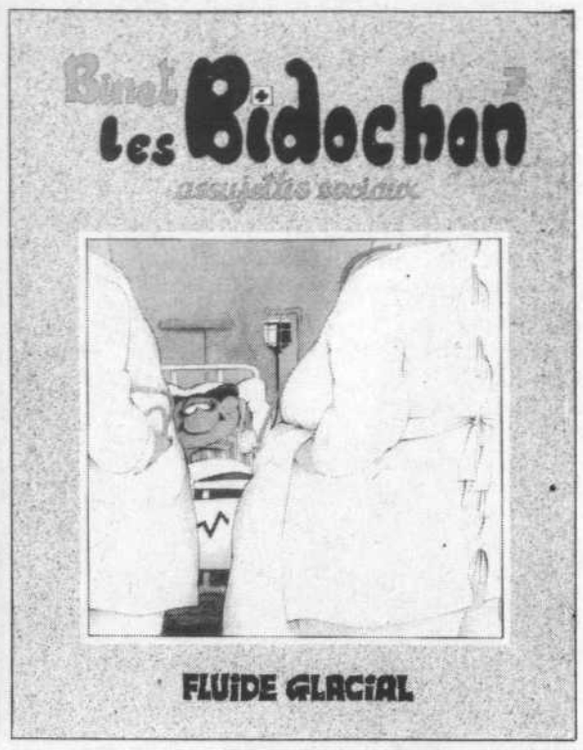
Autre vedette : Lucky Luke. Quand j'étais plus jeune, j'aimais bien son *Far-West* de pacotille. Hélas ! la série vieillit mal (quoique, en 1984, *The Daily Star* explorait avec succès la naissance du journalisme dans l'Ouest américain).

Dans *La Fiancée*, Lucky Luke escorte un convoi de femmes destinées aux valeureux pionniers d'une nouvelle ville. Le sujet était audacieux et prometteur : Morris et le scénariste Vidal se sont plantés, avec des gags éculés qu'on voit venir à des kilomètres d'avance, tout en nous ressortant les stéréotypes sexistes les plus stupides. Vous voilà prévenus.

★

Dans le désert de la bande dessinée québécoise, qui manque de supports éditoriaux et d'éditeurs, il vaut la peine de souligner la parution de deux recueils de deux dessinateurs journalistiques bien connus : un recueil de caricatures de Girerd consacré à René Lévesque (éditions de *La Presse*) et un gros livre qui retrace la carrière de Raoul Hunter, caricaturiste au *Soleil* depuis 1956 (éditions de l'Empreinte, diffusion Prologue).

Aussi, un album de Al + Flag (curieux pseudonyme d'Alain Gosselin), *Story Board*, album d'une remarquable facture malgré qu'il soit publié à compte d'auteur. De courtes histoires d'une planche, un dessin caricatural réussi, un humour très noir à la limite du supportable mais un propos qui manque souvent la cible : trop de déjà-vu ou de gags maladroitement amenés.



Renaud : le mistral d'un soixante-huitard

Suite de la page 17

Renaud ne l'a pas digéré, d'autant plus qu'il a toujours été sympathique à la cause communiste. Ses parents étaient deux farouches militants qui ont tenu à élever leurs enfants dans le droit chemin de l'évangile communiste. Renaud ne s'est jamais enrôlé dans les Jeunesses communistes mais il lui est arrivé, entre deux prises de bec avec ses potes communistes, de leur donner un coup de main et de chanter dans leurs rassemblements.

Aujourd'hui, Renaud appartient à la grande famille de la gauche, « une grande famille désunie », ajoute-t-il avec ironie. Mais il se réserve à l'occasion le droit de critiquer ceux-là mêmes qu'il a encensés. « Je revendique le droit de défendre un jour les anars quand Radio libertaire se fait saisir, un jour les socialistes, le lendemain les communistes qui défendent le droit au travail dans une usine occupée. De la même façon, je revendique le droit de critiquer tous ces groupes quand je les trouve nuls. Je sais que c'est contradictoire, mais c'est comme ça. »

C'est peut-être cela que les Jeunesses communistes n'ont pas apprécié. À son retour sur le sol français, Renaud leur a rendu la pareille. *Mistral gagnant*, son dernier disque (qui doit sortir en janvier au Québec), a été écrit sous le coup de la colère. On y retrouve une quantité considérable de références à cette « putain d'humanité, peuplée de rats et de blaireaux où tous les assassins sont des frères ». « La liste est bien trop longue, écrit-il, de tout ce qui m'écoeure, depuis l'horreur banale du moindre fait divers, il n'y a pas assez de place dans mon coeur pour loger la révolte, le dégoût, la colère. »

Que de sombres pensées, que de noirs désespoirs. Et pourtant, celui qui a écrit tout cela est présentement en train de rigoler ou plutôt d'ironiser sur son triste sort. Après le temps de la critique, vient celui de l'auto-critique. Non pas que Renaud pousse la modestie jusqu'à renier ses écrits, mais il n'est jamais complètement satisfait de lui-même, ni de ses écrits. Jamais satisfait et conscient, avant même qu'ils aient été portés, des coups qui l'attendent.

Il cite en exemple un extrait de la chanson *Fatigué*. Il y a une ligne qui le gêne. Celle qui dit « fatigué du mensonge et fatigué de la vérité que je croyais si belle, que je voulais aimer et qui est si cruelle que je m'y suis brûlé ». Ces mots-là sonnent creux dans sa caboche. « Bon, ils sont là, je peux rien y faire. J'ai pas trouvé rien d'autre à mettre à leur place, mais admettons que ce n'est pas de la grande littérature. »

C'est ainsi qu'il est Renaud, toujours prêt à porter les premiers coups, toujours prêt à s'incliner devant ceux qu'il admire. Lorsque son idole, Bruce Springsteen, est passé à Paris, il n'a pas osé demander une audience. Quelqu'un dans son entourage lui a suggéré de lui envoyer une caisse de vin ou de champagne. « Je trouvais ça un peu banal, alors j'ai été chercher ma plus vieille guitare, une *Stratocaster* toute blanche, et je l'ai fait porter à Springsteen. Il m'a envoyé un mot le lendemain et m'a invité à aller le voir en coulisses. Je crois que je n'ai jamais été aussi ému, aussi nerveux. J'étais comme un vrai môme. On s'est parlé pendant 30 secondes, mais je m'en rappellerai toute ma vie. »

Malgré l'admiration qu'il a pour Bruce Springsteen, Renaud est tout le contraire de son idole. Sur scène du moins. Sur disque aussi. Avec *Mistral gagnant*, le nom du bonbon préféré de son enfance, Renaud glisse lentement vers une production moins musette et plus américaine. « Il faut évoluer avec son temps, dit-il, évoluer, mais pas au point de faire disparaître les textes. À chacun son goût. Il y a des gens qui veulent vendre et c'est précisément ce qu'ils font. Il y a des gens qui ont quelque chose à dire et ils sont écoutés. »

Renaud est de ceux qui veulent être écoutés. D'abord, il parle tout le temps. En spectacle du moins. Dans ses chansons, les mots se bousculent comme s'il n'y avait pas suffisamment de sillons pour les contenir. Ces mots commencent pourtant à lui peser lourd. Ce n'est pas une question de vocabulaire mais une question de carburant existentiel.

« Au début, quand j'ai commencé à chanter, j'avais 20 ans de souvenirs à raconter. Maintenant, je suis un peu moins un témoin des choses, je ne vis pas la vie de tout le monde, je suis moins au courant même si j'essaie de me tenir au courant avec les journaux. »

Son dernier disque est un résumé de ses lectures journalières. On y voit défiler les titres du téléjournal, les matches de soccer et les enfants morts de Bophal, les grenades et les chiffons imbibés d'essence. On y voit aussi Renaud à la pêche à la ligne pendant que sa gamine fait damner le *baby-sitter* avant de foutre le feu à l'appartement. Et puis, on ferme le livre d'images sur la réconciliation du papa et de sa petite fille, assis sur le banc d'un parc où ils n'iront jamais, se raconter qu'il faut aimer la vie « même si le temps est assassin et emporte avec lui le rire des enfants et les mistrals gagnants ».

Un don de Bruce Cockburn

VANCOUVER (PC) — Le chanteur et auteur torontois Bruce Cockburn a laissé savoir, jeudi, qu'il ferait un important don aux indiens Haidas qui habitent l'île de la Reine-Charlotte afin de les aider dans la cause qu'ils défendent.

Il donnera au conseil de la nation haida environ $ 15,000 de la recette de $ 40,000 qu'il prévoit recevoir lors de son spectacle du 22 février au *Vancouver's Queen Elizabeth Theatre*, en plus d'une somme personnelle de $ 5,000.

Cockburn a ajouté qu'il est prêt à se joindre aux indiens Haidas pour lutter contre l'abattage des arbres dans l'île Lyell et les autres secteurs de l'île de la Reine-Charlotte. La nation Haida revendique des droits ancestraux à cet endroit.

Connie Francis hospitalisée

MIAMI (AFP) — La chanteuse américaine Connie Francis a été récemment admise à l'hôpital psychiatrique de Miami, à la suite d'un incident dans un hôtel, a-t-on appris de source officielle.

Connie Francis a été conduite cette semaine au *Miami Mental Health Center* par la brigade des pompiers, à la demande de la police, a indiqué une porte-parole des pompiers. C'est tout ce que nous sommes autorisés à dire, a-t-elle ajouté.

La chanteuse avait déjà séjourné à deux reprises dans un hôpital psychiatrique de Floride en 1983 pour être soignée d'une dépression.

Connie Francis a enregistré plusieurs disques à succès dans les années 1960 et avait été, en 1960, la vedette du film *Where the Boys Are*.

CHOISISSEZ LES 10 MEILLEURS FILMS DE 1985 !

LE DEVOIR, en collaboration avec les Cinémas Outremont et l'Autre Cinéma, le Cartier de Québec, le Vendôme de Hull et la Maison du Cinéma de Sherbrooke, organise un concours visant à choisir les 10 meilleurs films présentés pour la première fois au Québec en 1985.

À GAGNER:
48 ciné-cartes pour l'une des 5 salles concernées et 8 abonnements de 13 semaines au Devoir. Les gagnants seront choisis au hasard parmi les participants.

COMMENT PARTICIPER:
Vous pouvez voter dès maintenant en faisant parvenir vos noms et adresses ainsi que votre liste de 10 films à l'adresse suivante:

Concours: "Les 10 meilleurs films de 1985" Le Devoir 211 St-Sacrement Montréal, Québec H2Y 1X1

Il est possible aussi de voter à partir de jeudi le 26 décembre sur les bulletins préparés à cet effet et remis dans les salles concernées.

Vous pourrez aussi lire dans l'édition du 4 janvier du Devoir Culturel la liste des dix meilleurs films tels que sélectionnés par dix critiques de cinéma reconnus.

Le concours se termine le 8 janvier 1986

LISTE DES PRINCIPAUX FILMS SORTIS AU QUÉBEC EN 1985

Note préliminaire: Cette liste partielle, qui comprend une soixantaine de titres de films, n'est donnée qu'à titre indicatif pour nos lecteurs cinéphiles. Ceux-ci pourront bien sûr sélectionner dans leur liste finale d'autres films, à la condition qu'ils soient sortis au Québec en 1985, en salles commerciales ou lors de festivals.

Du Québec: LE MATOU; CAFFÈ ITALIA; MONTREAL; VISAGE PALE; QUEL NUMÉRO?; O PICASSO; LE CHOIX D'UN PEUPLE; UNE GUERRE DANS MON JARDIN; OPÉRATION BEURRE DE PINOTTE; LA GUERRE SALE; ELVIS GRATTON, LE KING DES KINGS... De France: JE VOUS SALUE MARIE; RENDEZ-VOUS; POLICE; PÉRIL EN LA DEMEURE; SANS TOIT NI LOI; LE QUATRIÈME POUVOIR; ON NE MEURT QUE DEUX FOIS; LA VIE DE FAMILLE; MARCHE À L'OMBRE; L'AMOUR BRAQUE; SUBWAY; ESCALIER C; LES ENFANTS; LE THÉ AU HAREM D'ARCHIMÈDE; PARTIR, REVENIR; 3 HOMMES ET UN COUFFIN; LE POUVOIR DU MAL; VIVE LES FEMMES; LA TENTATION D'ISABELLE; HOLD-UP; LA NUIT PORTE JARRETELLES... Des États-Unis: MASK; THE GOONIES; RAMBO II; PALE RIDER; BIRDY; BACK TO THE FUTURE; THE PURPLE ROSE OF CAIRO; MARIA'S LOVERS; WITNESS; YEAR OF THE DRAGON; AGNES OF GOD; ROCKY IV; FROM MAO TO MOZART; DESPERATELY SEEKING SUSAN; COCOON; YOUNG SHERLOCK HOLMES... De Grande-Bretagne: A PASSAGE TO INDIA; DANCE WITH A STRANGER; A VIEW TO A KILL; WETHERBY; THE EMERALD FOREST... D'Amérique du Sud: LE BAISER DE LA FEMME-ARAIGNÉE; CAMILA; MÉMOIRES DE PRISON; LA VILLE ET LES CHIENS... D'Europe de l'Ouest: CARMEN; ROCKING SILVER; NO MAN'S LAND; L'ILLUSIONNISTE; PADRE NUESTRO; TOKYO-GA; LES SAINTS INNOCENTS; WHERE THE GREEN ANTS DREAM.. D'Europe de l'Est: COLONEL REDL; PAPA EST EN VOYAGE D'AFFAIRES; L'ANNÉE DU SOLEIL TRANQUILLE... D'Australie: COCA COLA KID; MAD MAX III.

LE DEVOIR ESSENTIEL!

ORCHESTRE DES JEUNES DU QUÉBEC
SÉRIE MONTRÉALAISE
24-25 JANVIER à 20h00
URI MAYER
chef d'orchestre
ROSS EDWARDS, clarinette
Tchaikovsky, Suite no 4 «Mozartiana»
Copland, Concerto pour clarinette
Beethoven, Symphonie no 2
Salle Redpath, 3459 McTavish métro Peel
Billets: 5,75$ en vente aux guichets de la Place des Arts 842-2112; sièges non réservés.
Commandité conjointement par la Banque Nationale du Canada et Bell Canada.

THEATRE DU RIDEAU VERT
direction yvette brind'amour mercedes palomino
En collaboration avec le théâtre français du Centre national des Arts
Le Ruban de Feydeau
Dès le 14 janvier
Mise en scène: André Brassard
• Luc Durand
• Françoise Faucher
• Louise Naubert
• André Montmorency
• René Gagnon
• Sylvie Ferlatte
• Alain Zouvi
• Elise Guilbault
Décor: François Séguin
Costumes: François Barbeau
Éclairages: Louis Sarraillon
4664, rue St-Denis
Métro Laurier, sortie Gilford
Réservations de 12h à 19h
844-1793

À LA VEILLÉE: UNE SONATE THÉÂTRALE EN DÉCHAÎNEMENT

« Dans le Petit Manoir »

d'Ignacy Witkiewicz

mise en scène de **Teo Spychalski.**

Dans le Petit Manoir, il y a un drame juste bourgeois, qui paie de mots, tous les maux du désir. Le cadre est réaliste, mais les actions ne le sont pas, les personnages sont vrais jusqu'à l'hyperréalisme mais tiennent des propos obsessionnels ou si métaphysiques qu'ils détonnent dans le contexte des désirs qui se jouent. Le magnétisme de leurs passions les fait se jeter les uns vers les autres, ils se cannibalisent par le sexe. Ils sont cela les personnages de Witkiewicz: une odeur de foutre et de souille, de souffre et de fiole.

Aucun acte de trivialité dans la direction de jeu, qui demeure souverainement pudique et triomphe par la suggestion et non la description. La mise en scène et le dispositif scénique se sont-ils tricotés ensemble. On sent les traces palpitantes de l'improvisé des comédiens, les germes de leurs propres trouvailles, les impulsions chaudes de leurs inventions, la complicité des contacts. Ce respect du chemin créatif donne au spectacle un rythme vital tissé de micro-notes de vie, dans le désir et le plaisir de la chair, filtré toujours par une conscience de la forme, une mesure de la représentativité des effets.

C'est de ce décalage entre l'application minutieuse d'un rituel scénique et l'aberration pathético-grotesque des contenus que naît le rire libérateur du spectateur. Et l'on rit avec bonheur et discrétion. Ce spectacle brille par son caractère musique de chambre — petite sonate en forme de fiole.

Serge Ouaknine

Photo: Pierre Zalloni

Jean Thompson, François Bruneau, Johanne-Marie Tremblay, Claude Lemieux, Danielle Lepage, Elza Warren, Paule Ducharme.

Le dramaturge

Stanislaw Ignacy Witkiewicz, philosophe, peintre et romancier polonais, est né en 1885, Son art unit le modernisme et le catastrophisme du début du siècle avec les courants les plus radicaux et innovateurs des années 20.

L'esprit créatif de Witkiewicz oscille entre le rire et la frayeur. Ce rire naît de la collision des stéréotypes, des traditions et conventions qui se croisent et s'écrasent réciproquement. Il mélange les genres, il déforme les personnages traditionnels, il n'y a pas de formes qu'il ne veuille secouer.

Witkiewicz affirmait que l'imagination ne devait reculer devant rien, pas même la folie. "Le théâtre alors, un asile de déments? Non, croyait-il, plutôt le cerveau d'un fou sur la scène."

Du 7 au 26 janvier

Tél.: 526-6582

Publi-Reportage